

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 48

Artikel: Souverains fugitifs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

jardins, on y voit des milliers de petits points noirs, des milliers de petits êtres, qui vont et viennent comme des fourmis travailleuses que le pied d'un passant a mises en émoi. Tout ce qui, d'en bas, paraissait haut, grandiose, vaste de proportions, les palais, les coupes, les pelouses, les pièces d'eau, les fontaines et les statues, tout maintenant semble rabaisé, diminué, silencieux.

Nous disons silencieux, car aucun bruit d'en bas ne monte jusque chez M. Eiffel.

Des poutres entrecroisées surplombent le logis dont nous venons de parler; et de celles-ci s'élèvent, en arc, quatre grands arceaux de fer, orientés suivant les diagonales de la section carrée de la Tour. Ce sont ces arcs qui constituent le Campanile et soutiennent le phare. — Remarquons que, du balcon de la 4^{me} plate-forme au sommet de la Tour, il y a encore 20 mètres: la hauteur d'une maison des boulevards!...

De la base du Campanile, et dans l'axe de celui-ci, s'élève, jusqu'à la rotonde du phare, un énorme mât de fer creux, un tube de 60 centimètres de diamètre, à l'intérieur duquel sont scellés des échelons que l'on peut gravir à la façon des ramoneurs. C'est par là qu'on monte lorsque la violence du vent rend impraticable l'escalier en spirale qui s'enroule autour de ce tube, et que redoutent les personnes qui ont le vertige.

— Nous désirerions beaucoup aller au sommet, dis-je au colonel Cere-sole.

— C'est facile, répondit-il en ouvrant une petite porte. Allez-y gaiement, mais prenez garde à vos chapeaux: le vent fouette là-haut!

Et nous voilà dans l'escalier en tire-bouchon, dont la rampe ne s'élève guère au-dessus du genou.

Celui qui n'a pas été là, ne peut se figurer l'effet saisissant qu'on éprouve à la vue du vide épouvantable qui s'ouvre à vos pieds!

— Regarde un peu en bas, dis-je à l'ami qui me suivait, c'est tout à la fois effrayant et grandiose... Voyons, regarde... profite du coup-d'œil!...

— C'est bon, c'est bon!... monte toujours, et puis tu causeras après!...

Enfin, nous atteignons un nouveau palier, une 5^{me} plate-forme, où nous trouvons un gardien. Rencontrer un homme dans ces hautes solitudes, quelle aubaine! Un homme au ciel, — c'est assez rare par le temps qui court.

De là, plus d'escalier. Le gardien nous ouvre une porte, — encore une porte mystérieuse, — donnant accès

dans le tuyau. D'échelon en échelon, et dans une demi-obscurité, nous nous élevâmes jusqu'à la rotonde dans laquelle est installé le phare, que nous touchons de la main.

Quel isolement à cet extrême sommet! quel silence solennel!...

Tout à l'heure le délicieux *home* de M. Eiffel, à 20 mètres au-dessous, nous rappelait encore notre pauvre monde, avec ses petits agréments... Ici, plus rien!... L'horizon immense où le regard se perd; — le ciel bleu et profond; — la voix plaintive du vent; — le bruit du drapeau français qui flotte à plus de 300 mètres au-dessus de la grande capitale!...

Puis, tout en bas, les choses de la terre qui se confondent dans une vague uniformité!

Comme l'homme se sent petit là-haut, comme les idées se modifient, comme on se calme, comme on devient modeste, et que de sages réflexions l'on fait en face de cette grande scène!

Oh! un petit séjour là-haut serait salutaire à bien des gens!

Chose curieuse, de ce milieu éthéré, où tout ce qui frappe les regards est grand, majestueux, plein d'harmonie, on ne peut s'empêcher de prendre en pitié les petits travers de la vie humaine.

Ayant parcouru, avant de monter à la Tour, quelques journaux de Lausanne arrivés la veille, j'y avais retrouvé, hélas, des chroniques cancanières, des personnalités, des ambitions et des rancunes mal dissimulées, des comptes-rendus d'assemblées populaires, et enfin, les premiers symptômes d'une grosse campagne électorale depuis longtemps en incubation.

Tout ce potin, — qu'on me passe l'expression, — me paraissait déplorable, vu du Campanile. Ma parole, si je ne me suis pas écrié, en regardant du côté de Lausanne:

« O! vous que j'aperçois là-bas comme de petits pucerons, venez un peu sur la Tour apprendre à voir les choses de haut!... Quand cesserez-vous enfin vos misérables rivalités? quand viendra le moment où vous vous serrerez fraternellement la main comme de bons Vaudois?... »

A voir la manière dont ils ont sagement partagé le gâteau, dans les élections communales, je crois vraiment qu'ils m'ont entendu.

Et ils ont bien fait, puisqu'il s'agissait d'un gâteau de famille.

En revenant du sommet de la Tour, nous retrouvâmes M. Eiffel et ses

amis, tous enchantés de leur entrevue dans ce haut et ravissant séjour.

Un excellent Madère, gracieusement offert par l'illustre ingénieur, nous remit bien vite des émotions par lesquelles nous venions de passer.

L. M.

SOUVERAINS FUGITIFS

L'ex-empereur du Brésil vogue à toute vapeur sur l'Atlantique. Il a quitté ses Etats dans des conditions peu communes. Non-seulement sa personne et ses biens ont été respectés, mais encore il traverse l'Océan sous l'escorte d'un cuirassé brésilien.

Son paisible départ ne ressemble guère à celui des autres souverains qui ont été détrônés en ce siècle. Louis XVIII en 1814; Napoléon, la même année, puis encore l'année suivante; Charles X en 1830; Louis-Philippe et Pie IX en 1848; le roi de Naples en 1860; la reine Isabelle II de Bourbon en 1868 et le roi Amédée I^{er} en 1873, pour ne parler que de ceux-là, ont connu l'angoisse des fuites éperdues ou l'humiliation des départs nocturnes et furtifs.

Après l'abdication de Fontainebleau, Napoléon avait demandé que des commissaires des cinq grandes puissances le conduisissent à l'île d'Elbe, afin de le protéger pendant le voyage.

Il redoutait la fureur des populations royalistes du Midi. Chemin faisant, il pria tantôt le commissaire russe, tantôt l'Autrichien, de changer de costume avec lui, ce qui n'était pas sans danger pour ces étrangers. A Avignon, les voyageurs furent violemment insultés. On jeta des pierres sur leurs voitures. A Orgon, ils virent sur une place un mannequin représentant Napoléon barbouillé de sang et pendu à une haute potence.

Bonaparte, très pâle, n'y tint plus. A quelques kilomètres de là, l'homme qui avait dompté l'Europe mit à son chapeau la cocarde blanche; il revêtit la veste d'un courrier dont il enfourcha le cheval, et il galopa en avant de la première voiture!

Plus loin encore, Napoléon endossa un uniforme de général autrichien, et il acheva son voyage sans encombre.

Dans la nuit du 19 mars, c'était au tour de Louis XVIII de prendre la fuite. A minuit, les voitures royales venaient se ranger au pied de l'escalier du pavillon de Flore. Le roi, infirme et souffrant, appuyé sur le comte de Blacas et le duc de Duras, descendait lentement vers la cour, précédé d'un huissier portant deux flambeaux. Des groupes de gentilshommes, d'officiers, de serviteurs, se formaient devant les voitures. Le temps était affreux, la pluie et le vent éteignirent les lumières. Dans l'obscurité, le roi balbutiait: « Merci, mes enfants, merci; votre attachement me touche, mais j'ai besoin de repos. Je vous remercierai. » Les voitures partirent au galop et disparurent dans les ténèbres, emportant le roi détrôné qui, lui-même, em-

portait, grâce aux soins excessifs de M. de Blacas, pour 13 millions 800,000 francs de diamants de la Couronne !

On sait au prix de quels dangers et de quelles angoisses nouvelles, Napoléon, cette fois définitivement vaincu à Waterloo, parvint, après les Cent jours, à aller s'embarquer à bord du *Bellérophon*.

La fuite de Charles X, en 1830, eut un peu plus de grandeur. Elle eut tout d'abord, pour ainsi dire, le caractère d'une retraite en bon ordre. Le roi partit de St-Cloud pour Rambouillet, escorté du 1^{er} régiment de la garde royale, de deux bataillons suisses et d'un détachement de lanciers ; puis, à travers la Normandie, il alla s'embarquer à Cherbourg.

La fuite des Tuileries en fiacre et le dramatique embarquement de Louis-Philippe, à Trouville, sont bien connus.

Huit mois après, c'était le tour de Pie IX, réduit à fuir des Etats pontificaux, déguisé en aumônier de Mme de Spaur, femme du chargé d'affaires d'Autriche. Aux relais, le pape affectait de parler français pour détourner les soupçons, et il poussa un grand soupir de soulagement en franchissant la frontière de ce royaume de Naples qui devait disparaître, en 1860, après l'inutile résistance de Gaëte, sous le commandement de François II.

La reine Isabelle d'Espagne prenait les bains de mer à Saint-Sébastien au mois de septembre 1868, pendant que la révolution s'accomplissait à Madrid. Quand arriva la nouvelle de la proclamation de la déchéance, on fit chauffer une locomotive et organiser un train royal qui devait emporter à Bayonne la souveraine découronnée et sa cour. Une heure après, on reçut un télégramme annonçant que le marquis de Novaliches, battu par Serrano, espérait prendre sa revanche et triompher à la tête des troupes fidèles.

Aussitôt, le train royal fut décommandé.

Le soir, on apprit que Novaliches, grièvement blessé, n'espérait plus rien du tout. Le train royal fut réorganisé... Le lendemain, enfin, la reine se décida à franchir les Pyrénées et à demander l'hospitalité à son bon cousin Napoléon III.

Quant au roi Amédée, son départ fut, on se le rappelle, un coup de théâtre. Les difficultés de son gouvernement ayant épuisé sa patience, il fila une nuit sur le Portugal sans crier gare. Le soir du 10 février 1873, il signa spontanément un acte d'abdication, et le 11, au matin, les Madrilènes apprirent avec une véritable stupéfaction que le palais était vide et que la famille royale d'Espagne venait d'arriver à Lisbonne en parfaite santé.

Pour finir, un joli trait bien caractéristique, à propos de fuites de courtisans. Après chaque révolution et chaque départ de souverain détrôné, on a vu dévaler des gens trop compromis, qui se déguisaient en changeant de costume et

de nom afin d'échapper aux conséquences de leur impopularité.

Le 15 juillet 1830, M. Chapuis-Montlaville, voyageant en Suisse, avait inscrit sur le registre d'une auberge de Vevey : *M. le baron et Mme la baronne de Montlaville, et leur suite.*

Quelques jours après, il repasse par Vevey, la Révolution triomphait à Paris. Il descend dans une autre auberge. On lui présente le registre des voyageurs et il y inscrit modestement :

Chapuis, sa femme et leur servante.

(*L'Estafette de Paris.*)

Lè vôtès dè pè Lozena.

— Eh ! serviteu, Samuïet, quin bon nové pè Lozena ? ài vo fini dè votà ?

— Et oi, ami Abran, ora qu'on ne fà què trài tors, cein va bin dè pe rudo què lè z'altro iadzo ; mà tot parâi no z'a faillu quasus tota la se-nanna.

— Adon vo vo z'êtes bin tsermailli ?

— Oh bin vouâique ! Clliào que minont lè z'affères ont bin coudi no fère votà à l'ao z'idées ; mà vo sèdè : tsacon son pinion ; et ma fâi quand lè listès ne sont pas coumeint on lè voudrâi, on tracè et on radotsè, qu'à la fin dâi fins, lè gros ne sont pas adé conteints.

— Conta mè vâi ou pou coumeint cein est z'u.

— Eh bin, dussont ètrè onna ceintanna dein lo consèt comunat, sein comptà lè cardinau, que c'est don dâi conseillers dè retsandzo po se per hazâ ion dâi z'altro vint à défuntâ. Adon lè ristou sè sont asseimbiâ et l'ont decidâ que l'ao z'ein faillâi septantè-sa, coute qui coute, et que lè rodzo ein aviont prâo à na vingtanna. L'ont de que y'avâi prâo grandteimps que clliào radicaux menâvont lè z'affères, et que d'ailleu ne menâvont pas cein rondeau ; que n'aviont pas età prâo crânò dein l'affère dâo tsemin dè fai, et que dèpeinsâvont l'ardzeint dè la coumouna à dâi folerà, na pas fère repavâ lè Râpès et reimbotsi on bet dè mouret pè lo Tsalet à Gobet. L'ont onco de que faillâi dâi z'hommo ferino quie, et que n'iein avâi min coumeint leu.

Lè radicaux sè sont rasseimbiâ assebin et l'ont trovâ que 'na veingtanna dè clliào ristou, l'étâi dza pi trâo ; que n'iein faillâi pas ion dè plie et que leu dévessont avâi la granta beinda, kâ desont que se lè conservateu aviont la majoritâ, l'allâvont racilliâ la municipalitâ, remanigansi lè z'impoù po fère à pâyî lè pourrès dzeins ; déguelhi la grotta dè Monbénon, dégomâ lè taupî ; mettrè frou ti clliào qu'ont dâi pliacès ; enfin quiet ! fère cein qu'on lai dit : on dou Décembre. Eh bin, ne volliein rein dè cé comerce, se lont de lè démocrates ;

ne volliein dâi z'hommo dè progrès, et po cein, à no lo pompon.

Ma fâi, se ne no sein de onna né à la peinta à Dzenelion, lai va fère bio : clliào qu'arront lo dessus après lè vôtès vont teri tot lo lèvet et lè z'altro n'aront rein à derè. Sè vont disputâ et tsecagni pè la maison dè vela à too et à travai ; lè battus vont tserisi rogne à tot momeint et lè z'altro lè vont einvoyi sè fère fotografiyi ; cein va mau allâ, et n'iein decidâ eintrè no dè revotâ premiremeint po lè municipaux à quoui n'ia rein à reprodzi, et que sont dâi brâvo citoyeins. et pi après, n'iein pas volliu fère coumeint à Peinthalez, ne votâ que po dâi libériaux et ni coumeint à St-Surpi, io n'ont nonmâ què dâi radicaux ; mà n'iein de : n'iein veint mettrè 50 d'ons et 50 d'altro, et pi arreindzi-vo. N'iein peinsâ que dinsè saront bin d'obedzi dè se mettrè d'accou, et que n'ousèront pas manquâ lè tenabliès coumeint onna granta eimpartiâ ont fè tant qu'ora, kâ n'ia pas ! faut que sè veillont et se ion d'on parti a lo malheu dè bédâ on asseimbiâie, crac ! sè porrâi que l'altro parti fassè onna mochon po profitâ dè cein que l'ont lo mè dè voix.

Eh bin faut espèrâ què na, et que ora que sont rappai, et que ne porront pequa s'èrtèri à coup dè majoritâ, que vont paidrè la mouâ dè sè tsecagni et que du se à cauquie teimps vont ti ètrè frârs-compagnons po lo pe grand bin dè Lozena.

— Amen ! Samuïet, lo bon Dieu t'ouïe !

Théâtre et Concerts.

Le concert donné jeudi soir, dans le temple de Saint-François, par la Société de l'Orchestre, avec le concours de M. Joachim, violoniste, de M. Gayphos et du Chœur d'hommes, a eu le succès qu'on devait en attendre. Nous félicitons la Société de l'Orchestre de son heureuse innovation, qui a fourni à un grand nombre de personnes la faveur toute particulière d'entendre un des plus grands virtuoses de notre époque.

La **Société du Chœur d'hommes**, qui a pris part à cette solennité musicale, et qui ne refuse jamais son concours, en semblable occasion, nous annonce, pour vendredi 6 décembre, son *Concert annuel*, dans le temple de Saint-François. Puisse un nombreux auditoire répondre à l'appel de cette excellente société, à laquelle M^{lle} ***^{te}, M. Blanchet, organiste, et l'Orchestre de la Ville, augmenté d'artistes et d'amateurs, donneront leur concours.

Lundi, au Théâtre, la **Société de Belles-Lettres** donnera sa soirée annuelle, dont le produit est destiné au *Fonds universitaire*. Le programme en est fort riche. Nous y remarquons : quatre morceaux exécutés par l'Orchestre, un